



## PETIT COURRIER DES DAMES,

### JOURNAL DES MODES.

#### MODES.

LES incrustations sont de plus en plus à la mode pour les nouveaux ameublements: l'ébène, le citronnier et la nacre s'emploient pour former les plus riches dessins sur les bois de palissandre. On exhume les genres les plus gothiques pour reproduire les plus élégantes recherches de l'ancienne marqueterie. Les tables de devant de canapé sont indispensables aujourd'hui. Leur forme longue ou ovale, entourée de petits tiroirs et de plians qui la grandissent à volonté, rend ce meuble aussi utile qu'élégant. Les plus modernes ont les pieds ronds cannelés en ivoire sur bois de palissandre; le dessus couvert d'incrustations. Souvent un côté de ces tables présente des tiroirs contenant tout ce qui a rapport aux travaux de femme, et forment des espèces de nécessaires à ouvrage; tandis que le côté opposé offre un secrétaire complet divisé en compartimens qui sont autant de tiroirs. On tourne la table

devant soi, selon l'usage qu'en on veut faire.

—On fait des petites tables carrées que l'on appelle des *indispensables*. Elles sont si délicates et si légères, qu'elles se roulent d'une place à une autre, sans le moindre inconvénient. Elles ont trois étages depuis les pieds jusqu'au haut. Le dessus s'exhausse à volonté, de manière à former pupitre pour écrire ou pour poser son livre. Des petits tiroirs et des coulisses, qui se tirent de chaque côté, servent à agrandir la table ou à la rendre table à ouvrage. On en fait en citronnier incrusté en palissandre ou en palissandre incrusté en nacre. Le dessus, couvert en maroquin violet ou rouge, richement entouré d'incrustations. Les magasins de Vacher (boulevard des Italiens) renferment particulièrement beaucoup d'articles de ce genre. L'objet que nous citons ici convient parfaitement aux cadeaux de noces, de baptême, etc.

—Les *écrans-secrets*, pour redevenir plus modernes, ont acquis aussi tout le



perfectionnement du travail sur bois. A la place du taffetas plissé qui est sur le devant et se rabat pour le secrétaire, on met du bois de palissandre sur lequel sont incrustés, en bois de couleur ou en nacre, des ogives ou des portails gothiques qui font un charmant effet. Au-dessus de l'écran est un petit casier en galerie, destiné à recevoir les lettres. Bien que la dénomination de cet objet semble le faire appartenir aux ameublements d'hiver, il n'en est pas moins joli dans l'été, lorsqu'on le place devant une croisée, ou pour tenir lieu de devant de cheminée.

— Les *ombréas*, charmans articles de luxe, qui n'avaient été d'abord exécutés que dans de petites proportions et pour être placés sur une table afin d'intercepter la force du jour, se font maintenant sur toute espèce de bases. On en fait de formes ovales ou en ogives, qui se placent devant les fenêtres en guise de stores. On sait qu'il suffit de presser un bouton pour que la soie qui forme les écrans se déploie. Lorsqu'on veut les fermer, elle se replie dans le pied. Ce mécanisme donne beaucoup moins d'embarras que les poulies de stores, et le meuble est beaucoup plus élégant. Pour cet usage on fait des soies sur lesquelles sont peints des vitraux d'église en couleur. D'autres offrent des coques en taffetas de diverses nuances. On en fait aussi en batiste écru dont le tour est orné d'une guirlande peinte en vert.

— On fait des *jardinières* en treillage de bois tourné comme le serait une gansc. On marie deux bois de nuances opposées afin de faire ressortir le travail, qui est extrêmement léger. Cela a tout-à-fait l'aspect d'une charmante corbeille : l'intérieur est garni de mousse. Les fleurs qui les garnissent tombent inégalement en faisceaux. Sous ces fleurs sont de petits réservoirs en métal dans lesquels on fait brûler les parfums qui appartiennent aux fleurs, lorsqu'on veut embaumer l'appartement. Quelques-unes de ces corbeilles sont soutenues par trois pieds extrêmement légers

qui viennent se poser sur une seconde corbeille placée à terre, mais qui étant très-basse, ne présente qu'un champ de mousse et de fleurs des champs. En général on décore les salons et les boudoirs avec beaucoup de fleurs.

— Tous les jours le nombre des femmes qui montent à cheval augmente à Paris. La recherche des amazones va devenir un point de mire pour toutes ces écuyères à la mode. Jusqu'ici nous avons observé peu de variété. Sur vingt amazones, dix-huit au moins sont noires. Les autres, en couleurs de fantaisie, semblent moins bien choisies. Les nuances verte, bleue ou marron sont celles que l'on peut adopter. Il n'y a point encore de canezout blanc. Les jupons très-longs; les pantalons à sous-pieds; ils doivent être en coutil de fil. Pour les courses de campagne, on voit même porter des pantalons en coutil gris. Les petites bottes sont mieux que les bottines. Quant aux chapeaux, on en voit à très-petits et à très-larges bords, sans pouvoir préjuger encore de ce que la mode en décidera. Ce costume sortant des usages ordinaires, il est à penser que chaque femme adoptera ce qui lui va le mieux. Celles qui sont le plus habituées à l'exercice du cheval, se distinguent en ne nouant point leur chapeau sous le menton. Il doit rester inébranlable sur le front, malgré tous les galops et toutes les secousses. Le plus grand soin pour être bien coiffée à cheval, est de donner de l'aplomb à son chapeau en l'enfonçant beaucoup sur le front. Cette manière ne messied jamais à la physionomie; tandis que rien ne donne l'air plus gauche, plus *Jean-Jean*, qu'un chapeau retombant en arrière. Quant au col, il doit être dans la proportion du cou, et laisser dépasser un petit plissé en batiste. On peut garnir ce plissé en valencienne. On porte aussi des cols d'homme. Les cravaches ou fouets sont entièrement de fantaisie.

— Dans les remarques qui nous ont été fournies par nos magasins de modes,





nous avons omis de parler des charmantes capotes de l'Inde que les principaux d'entre eux viennent de mettre en vente. Ces capotes, véritablement de l'Inde, diffèrent totalement des nattes indiennes, et ressortent de toutes les nouveautés ordinaires par leur mérite particulier d'exécution, et leurs jolis reflets d'un blanc naturel admirable. Il y a plaisir à indiquer ces charmantes modes d'été, si fraîches, si neuves, et exécutées avec une grâce si ravissante.

Travaux de Femme.

# DÉCALCAGE,

ou

Transport sur bois des Lithographies et Gravures.

Les meilleurs bois pour décalquer sont sans contredit les bois de Spa et de houx. Cependant on peut se servir des bois de tilleul, d'érable, de sycomore et de marronnier sauvage; ces bois bien préparés, on en fait des corbeilles, des nécessaires et autres petits ouvrages que l'on trouve tout confectionnés chez presque tous les marchands de couleurs. Lorsque vous avez choisi l'ouvrage sur lequel vous voulez décalquer, vous donnez une couche de vernis à l'esprit de vin sur votre bois; cette couche est nécessaire pour fermer les pores, de manière qu'en mettant l'encaustique, il puisse bien s'étendre et n'entre pas plus dans un endroit que dans l'autre, ce qui occasionerait des cloches au papier, et ferait manquer l'opération. Tandis que votre vernis sèche, découpez avec des ciseaux votre lithographie, en ayant soin de laisser tout au tour deux lignes de papier blanc; mettez-la, du côté du blanc ou à l'envers, dans une assiette remplie d'eau, de manière qu'elle surnage; donnez alors une couche d'encaustique sur votre bois, suivant la place que doit prendre

votre dessin; qu'elle soit étendue bien uniment, en suivant pour cela le procédé pour vernir. Votre couche donnée, retirez votre lithographie de l'eau, mettez-la à plat dans une serviette pour la sécher, et donnez-lui de suite une couche d'encaustique du côté du noir; repassez également une légère couche sur votre bois. Tout cela doit se faire assez vite pour que l'encaustique qui est sur la lithographie et celui sur le bois, n'aient pas le tems de sécher. Collez aussitôt votre papier (le côté du dessin sur le bois bien entendu), en le mettant le plus droit possible. Si par hasard il ne l'était pas, vous pouvez, mais sans perdre une seconde, appuyer vos deux mains, et le tirer de droite à gauche, de gauche à droite, du haut en bas, du bas en haut, mais ne jamais chercher à l'enlever pour le remettre, ce serait tout gâter. Vous avez préparé une feuille de papier blanc que vous posez dessus votre lithographie, sur laquelle vous passez la main à plusieurs reprises; de cette façon votre dessin doit être bien collé. Laissez-le sécher un quart-d'heure, au bout de ce tems, frottez légèrement avec le doigt pour enlever le papier blanc; s'il était déjà sec et qu'il ne se roulât pas bien, prenez de l'eau avec un pinceau ou une éponge, et humectez le papier également, vous continuez avec vos doigts à enlever le reste, jusqu'à ce que votre lithographie étant imbibée d'eau, soit aussi transparente et noire qu'auparavant, enlevez les bords du papier blanc avec un coin de serviette mouillée, en frottant aussi fort que vous voudrez; ensuite, comme le tour demande le plus de soin, pour que votre lithographie paraisse dessinée sur le bois même, finissez avec un grattoir pour enlever le reste des épaisseurs d'encaustique ou de poussière qui pourraient s'y trouver. Votre ouvrage, ainsi préparé, laissez-le sécher trois ou quatre heures; comme il reste toujours une petite peluche de papier, votre lithographie redevient blanche; mais cela disparaît entièrement lorsqu'au bout



du tems nécessaire pour qu'elle soit sèche, vous y passez une couche de vernis à l'esprit de vin, qui termine le décalage; on peut immédiatement vernir.

Si, par hasard, en frottant la lithographie, on avait enlevé trop de papier et fait un trou, il faudrait y remédier, en réparant avec un crayon à la mine de plomb, si c'était dans un endroit clair, ou avec un crayon lithographique si la place était foncée.

## L'ÉCHARPE.

### § I.

C'était le 8 avril 1816. Je n'ai rien oublié de ce jour; une de ces journées de printemps dont le soleil est si pâle encore; j'avais fait, hors de Paris, une longue promenade solitaire, quand je me souvins d'un engagement pour la soirée, qu'un devoir rigoureux de politesse ne me permettait pas de négliger. Je revins en hâte et contrarié.

Il était tard quand j'entrai dans le salon de la marquise de R\*\*\*, aussi ennuyé qu'on peut l'être d'avance, au milieu d'une réunion brillante où rien n'intéresse. Je m'assis indifférent à côté du plaisir des autres. Là, disais-je, rien pour l'esprit, rien pour le cœur. J'exagérais; je n'étais encore qu'un ennuyé, et je me croyais un sage.

Une écharpe avait été laissée près de moi. Pourquoi remarquer cette écharpe?

Des couleurs fraîches, vives, un tissu si léger et si doux pouvaient fixer naturellement mes yeux distraits. Je passai en revue les femmes les plus brillantes, puis mes yeux revinrent à l'écharpe. Je ne pouvais en douter, cette écharpe avait été placée là doucement; elle n'avait point été brusquement froissée; elle me semblait révéler quelque chose de timide et de modeste dans la main qui l'avait posée.

Je me figurai comme dans un rêve, sous son voile transparent d'un léger azur céleste, des yeux bleus, un doux sourire, une expression qui ne peut se rendre, de sensibilité, de bienveillance, d'innocence et de grâce...

Je tenais encore l'écharpe dans mes mains, quand je sortis tout-à-coup de ma rêverie... Une jeune fille était devant moi!... c'était mon rêve; plus encore que mon rêve. Avant de l'avoir vue, on ne pouvait ni rêver, ni deviner Marie!

Elle ne me demanda point ce qui lui appartenait, et cependant je sentis que cette écharpe ne pouvait appartenir qu'à elle; je ne l'aurais rendue à aucune autre. En me levant précipitamment, je ne sus trouver aucune parole polie, aucun lieu-commun d'excuse. Mon émotion, ma surprise, mes regards parlaient mieux, peut-être; une autre m'eût regardé comme un sot; je sentis qu'elle n'avait pas cette pensée, et je l'en remerciai dans mon cœur. Tous deux nous avions fait une rencontre inattendue dans un monde dont les prétendus plaisirs étaient secrètement désavoués par l'un et l'autre: nous nous étions compris.

Vous avez aimé, peut-être, vous qui me lisez? alors, parlons ensemble comme deux amis, on en trouve si peu qui nous comprennent; écoutez-moi. Si l'amour n'a été pour vous qu'une distraction d'un moment, une vanité satisfaite, un passe-temps d'un jour, vous ne m'entendrez pas; mes paroles seront pour vous des paroles comme toutes les paroles. Mais si vous avez vraiment aimé de l'amour dont le souvenir seul fait trembler ma main en traçant ces lignes, de l'amour dont les voluptés idéales et pures effacent toutes les voluptés rêvées par les passions en délire; si vous avez aimé de l'amour qui fait d'un homme un être un peu meilleur, et d'une femme, un ange, peut-être retrouverez-vous ici quelques traits de votre histoire, effacés seulement, car ils ne peuvent pas être oubliés de votre cœur.



Alors vous savez comment l'existence reprend son charme, comment disparaît tout-à-coup cet ennui qui semblait incurable.

Vous avez découvert l'unique secret, le grand mystère du monde, le seul mot nécessaire : aimer. Si vous avez aimé ainsi, vous pouvez mourir... vous savez tout ; le tems et la terre n'ont plus rien à vous apprendre.

Il y avait dans toute la personne de Marie un charme inexprimable, une grâce si naturelle, si harmonieuse, qu'elle ne pouvait se démentir par un geste, un regard, une inflexion de voix même. Son ame était toute en elle. Chacun de ses mouvemens, comme chacune de ses paroles, était une pensée.

Je lui dis un soir : « Marie, que je vous dois de bonheur ! — Sérait-il vrai ? dit-elle. — Marie, que j'aime cette écharpe ! sans elle vous seriez encore pour moi une étrangère. »

Elle pressa doucement l'écharpe contre son cœur. J'avais la tête baissée ; je tenais la gaze flottante dans ma main. Elle comprit mon silence ; j'entendis un léger soupir. L'un et l'autre nous pensions à cette écharpe avec des prévisions superstitieuses. Elle devinait mes réflexions amères.

« Et l'espérance ? dit-elle. — C'est vrai, j'en ai une... — Oh ! laquelle ? — La mort !.... elle, au moins, peut nous unir. »

Et déjà une mortelle pâleur avait remplacé sur son front la rougeur légère qu'avait fait naître le mot d'espérance. Pauvre Marie !

Cette soirée fut triste ; celle du lendemain le fut plus encore. Cependant nous étions assurés de nous revoir. C'était plus tard que nous devions nous séparer, comme le monde sépare, quand la main de fer de ses convenances brise impitoyablement tout ce qui menace d'ébranler son édifice d'égoïsme.

Combien d'années ce monde et moi

avons été irréconciliables ! enfin il m'a oublié, lui ; moi, j'ai pardonné.

D'ailleurs ne suffit-il pas de regarder le monde pour être vengé de ce qu'il fait souffrir ? Bien insensé qui repousse encore la religion comme une faiblesse de l'esprit, la sensibilité comme un piège, la bienveillance comme une niaiserie. Mais tous ceux qui souffrent par l'homme sont bien vengés. Où sont les heureux ?

## § II.

L'été avait ramené ses beaux jours. Le monde brillant au milieu duquel j'avais trouvé des impressions que j'étais si loin d'y chercher, s'était dispersé ; mais en France on ne s'accommode pas long-tems de la solitude, on a encore trop d'esprit pour ne pas éprouver le besoin d'en faire jouir les autres ; je fus engagé à passer quelques semaines à B..., terre du barou M..., père de Marie.

Nous étions séparés depuis deux mois. Je n'avais de Marie que des nouvelles indirectes. J'appris qu'elle était très-souffrante ; un médecin de Paris avait été appelé. Quand j'arrivai au château, elle était depuis quelques semaines en convalescence. Cependant le soir de mon arrivée elle ne parut pas au salon.

Eile m'avait souvent parlé d'une pièce d'eau qu'elle appelait son lac, et qui se trouvait dans le parc, à quelque distance. Je compris que c'était là que nous devions nous revoir. Je m'y rendis le lendemain de bonne heure ; la nuit m'avait duré un siècle. Je vis un banc de mousse, vers lequel je sentis qu'elle devait aimer à venir. Je m'assis pour attendre.

Bientôt deux robes blanches parurent dans le lointain, sous les arbres touffus du parc. Je reconnus l'écharpe bleue ; Marie semblait l'agiter doucement pour se faire reconnaître ; mais elle n'était pas seule ; elle s'appuyait sur le bras d'une jeune femme. Il fallut me contenir.

Marie me présenta à M<sup>me</sup> M..., nièce de son père. Je la trouvai changée, et son



visage portait encore des traces de souffrance. Elle vit mon inquiétude dans mon silence et l'expression de mes regards.

« Comme je suis forte ce matin ! dit-elle ; je suis arrivée ici sans fatigue, » et son sourire et ses yeux, qui cherchaient les miens, m'adressaient ce bien-être. Cependant, soit émotion, soit faiblesse, elle fut obligée de s'appuyer et de s'asseoir à demi sur le dossier du banc de mousse.

« Vraiment ! belle cousine, dit M<sup>me</sup> M., vous faisiez difficilement cent pas il y a quinze jours, et vous voilà arrivée à un quart de lieue du château ! n'oubliez pas que vous nous promettez de guérir ?

— Il y a des gens, dit Marie en regardant le lac, qui n'oublient rien. » Elle me remerciait d'avoir deviné ce lieu et d'y être venu.

Il fallut retourner pour le déjeuner. Une pénible contrainte nous faisait parler de choses indifférentes ; M<sup>me</sup> M.... ayant fait quelques pas en avant, Marie prit d'elle-même mon bras ; je le pressai contre mon cœur ; elle s'appuyait sur moi ; nous marchions en silence ; le mot d'écharpe fut cependant prononcé entre nous.

« Sans doute, monsieur, dit M<sup>me</sup> M...., vous lui faites des reproches de cette écharpe bleue. Vous avez bien raison, depuis deux mois on n'en porte plus ; les écharpes sont complètement passées de mode. Dites-le-lui bien ; vous venez de Paris, elle vous croira mieux que nous ; elle pousse l'obstination jusqu'à ne pas vouloir mettre de schall ; c'est au point qu'elle doit sa dernière maladie à cette malheureuse écharpe.

— Serait-il vrai ? m'écriai-je. — C'est vrai, » dit Marie. Je ne pus que serrer mon bras. Nous arrivions au château.

Marie ne paraissait pas éviter les occasions ; elle ne cherchait point à me dissimuler ce qui se passait dans son cœur ; tout en elle était amour pour moi ; mais elle savait concilier, avec un tact et une

délicatesse charmans, tout ce que le désir de me donner ce bonheur de chaque moment lui inspirait, et la modeste retenue d'une jeune fille privée de l'appui d'une mère. Il m'était plus facile de respecter ce sentiment que de n'en pas être malheureux.

Ah ! sans doute, l'objet le plus aimable qui se puisse rencontrer sous le ciel, c'est une femme qui aime : un athée, s'il en existe, doit croire à Dieu, en voyant une jeune fille émue par un premier sentiment d'amour. C'est l'œuvre de la création la plus parfaite. C'est dans l'âme d'une jeune fille que se concentrent toutes les abnégations, toutes les ignorances, tous les dévouemens que le monde et les hommes n'ont pu flétrir encore.

La contrainte où nous vivions m'était chaque jour plus pénible. Je devins morose et sombre. Marie cherchait indirectement ce qui pouvait adoucir ma tristesse ; ses efforts étaient sans succès. Bientôt mes regards devinrent des reproches. Quelle femme songe à elle-même quand elle craint de ne pouvoir plus donner que les souffrances de l'amour !

Le charme si complet de ce bonheur ne pouvait être de longue durée, mais quelque chose nous avertissait de ne pas rompre. Si le cœur égare souvent, souvent aussi il y a d'indéfinies et lumineuses prévisions que lui seul sait comprendre.

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

## Album.

Martin a donné sa dernière représentation à l'Opéra-Comique. Trois pièces dans une seule soirée ! Notre chanteur émérite a fait tête à tout, et a vraiment émerveillé ses auditeurs. Point n'est besoin sans doute d'ajouter que le public a rappelé à la fin du spectacle ce chanteur ex-



traordinaire, qu'il a accablé d'applaudissemens. Bien que Martin ait pris des engagemens avec quelques directeurs de nos départemens, notamment avec celui de Besançon, il paraît qu'il donnera encore quelques représentations à l'Opéra-Comique.

— La séance annuelle des cinq académies a eu lieu il y a quelques jours. Il y avait foule, et les dames étaient à l'Institut en majorité imposante. Elles n'avaient point eu peur de l'appareil scientifique qui était déployé dans cette circonstance ; loin de-là ce sont elles qui ont applaudi le plus franchement aux discours en prose ou en vers prononcés par nos immortels. On a remarqué un morceau fort intéressant de M. Raoul-Rochette, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, sur la grande Mosaïque découverte dernièrement à Pompeï. Elle a été trouvée dans une magnifique villa située dans la rue de Mercure. Dans la nomenclature scientifique, adoptée pour guider les savans dans les ruines de Pompeï, cette villa est appelée *Maison du Faune*. M. Raoul-Rochette a décrit cette admirable habitation ; ces beaux jardins entourés de deux cours ou atrium, pavées en mosaïques de jaspe et de pierres orientales, et entourées de portiques ornés, l'un de dix-huit colonnes doriques, et l'autre de plus de trente colonnes ioniennes. C'est dans le *triclinium*, ou la salle à manger, que se trouvait la grande mosaïque ; elle était la copie d'un tableau représentant une bataille des Grecs contre les Persans. On suppose que le chef des Grecs est Alexandre. Le tableau original existe encore ; mais les couleurs en ont été dévorées par le tems : la mosaïque, qui le reproduit, est néanmoins le monument le plus précieux que nous ayons pour nous faire une idée de la peinture antique. Et bien que cette copie en marbre ne puisse être considérée que comme une ombre de la composition sur la toile, telle qu'elle est, elle révèle la perfection de l'art à cette époque.

— M<sup>me</sup> Malibran a débuté à Londres

dans la *Sonnambula* de Bellini. Son succès a été immense.

— Le Salon a été impitoyablement fermé le 1<sup>er</sup> mai. On comptait sur une remise de quelques quinze jours, mais elle n'a pas été accordée, et les curieux retardataires, ceux que la province nous envoyait encore tous les jours, ont eu le chagrin de voir la porte du musée irrévocablement fermée. Des décorations de la légion-d'honneur ont été accordées à quelques-uns de nos principaux artistes.

— On parle beaucoup d'une fête charmante qu'un artiste de l'Académie Royale de Musique, M. Massol, a donnée dimanche dernier à une fort jolie maison de campagne qu'il possède dans la vallée de Montmorency. Elle était annoncée modestement sous le titre de *dîner sur l'herbe*, et réunissait tout ce que l'Opéra renferme de distingué, son directeur en tête. Il est probable que M. Massol aura des imitateurs, et que son innovation portera des fruits.

— La mode actuellement parmi beaucoup de jeunes gens et tout ce qui se pique de mener une existence tant soit peu *artistique*, est de chercher des appartemens à ateliers. Grâce à cette manie, les pauvres artistes de profession ne savent plus où aller tendre leurs toiles. Devaient-ils penser qu'on irait leur disputer leurs greniers?...

— Que de fois, pour l'ornement de nos maisons, de nos appartemens, de nos meubles, on a demandé des guides sûrs et de bon goût ? Que de fois aussi les demandes sont restées sans réponse ! Nous croyons donc que c'est une spéculation tout à-la-fois utile et honorable, que celle que vient d'entreprendre M. Leconte, éditeur\*. Il publie d'après les croquis de M. Aimé Chenavard, qui s'est fait une réputation en ce genre, et sous le titre de *Album de l'Ornemaniste*, un recueil de dessins, d'ornemens et de fragmens de tout

\* Rue Sainte-Anne, n° 30.



genre. Plusieurs livraisons ont paru, et elles sont exécutées d'une manière fort remarquable. La publication de cet ouvrage nous semblait nécessaire pour remplir un vide qui existait dans les arts du dessin; aucun des recueils connus n'a satisfait complètement à ce que l'on cherche dans ces sortes de productions, des compositions variées, jointes à des ornemens nouveaux, susceptibles d'être reproduits dans tous les genres de décorations. *L'Album de l'Ornemaniste* sera donc indispensable au manufacturier comme à l'artiste, car une spécialité mal entendue ne le rend inutile à aucun genre de fabrication.

— Depuis qu'il est question des fortifications de Paris, un honnête industriel s'est emparé de cette idée et vient de tenter de mettre à la mode des pelottes, des lampes, des péristrophes fortifiés, crénelés, bastionnés. Grâce à lui, tout est à la guerre dans les boudoirs, dans les salons. On enfonce son aiguille dans un glacie; on pose son épinglé dans un chemin couvert. La nuit vous savez l'heure à l'aide de la lumière qui s'échappe d'un fort détaché; le péristrophe de votre lampe vous montre les murs crénelés de la capitale. On a été, dit-on, jusqu'à inventer un feu appelé le *Siège de Paris*. On ne se douterait jamais du lieu que les assaillans doivent y atteindre pour avoir l'avantage... C'est l'Opéra... La plaisanterie n'est pas mauvaise.

— Aux tems heureux où nous vivons, tout se perfectionne. Imitateur de ces spéculateurs des états du nord, qui construisent des maisons entières en charpentes, et les transportent partout où on le désire, un industriel parisien vient d'imaginer d'avoir en magasin des kiosques, des pavillons, des cabanes, des chau-

mières, etc., etc., prêts à être livrés à la consommation. Tout cela est peint, orné, arrangé avec un goût parfait. On lui écrit, et quelques heures après on a une habitation. Grâce à cette invention, on peut en peupler à l'improviste un site délicieux, une forêt dans laquelle se fait une partie de campagne, un parc, les rives d'un beau fleuve. Nous pouvons avoir actuellement des colonies nomades.

## Annonces.

**COMPOSÉ LIEBER.**—Ce composé blanchit la peau la plus brune sans l'altérer. **Prix :** 15 fr. le pot, chez M. LETELLIER, boulevard de la Madeleine, N° 1.

—**LE TRÉSOR DU COMTE DE SAINT-GERMAIN**, pour conserver les cheveux et les empêcher de blanchir, est une des plus riches conquêtes de la toilette, dont les suffrages du public ont constaté les plus étonnans succès. C'est un des secrets du fameux comte de Saint-Germain, alchimiste si renommé de la cour de Louis XV. Des Mémoires du tems (*V. M<sup>me</sup> Campan*) citent plusieurs femmes célèbres par leur esprit et leurs beaux cheveux, qui se servaient de cette liqueur, dont l'usage fortifie aussi les nerfs et maintient le cerveau et l'esprit dispos.

Elle rafraîchit et nourrit tellement les cheveux qu'elle en arrête la chute : elle les fait croître, les empêche de blanchir, conserve leur couleur primitive, leur donne de l'éclat et les fait bien boucler. L'usage journalier du Trésor du comte de St-Germain est un puissant préservatif contre l'air contagieux.

Cette liqueur huileuse se vend par petites bouteilles de 3 fr. 75 cent. au seul dépôt chez M. Debièvre, à la *Mère de Famille*, rue du Helder, n° 1. On fait des envois dans les départemens et à l'étranger; les demandes franco.

*A ce Numéro est jointe la planche 972.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

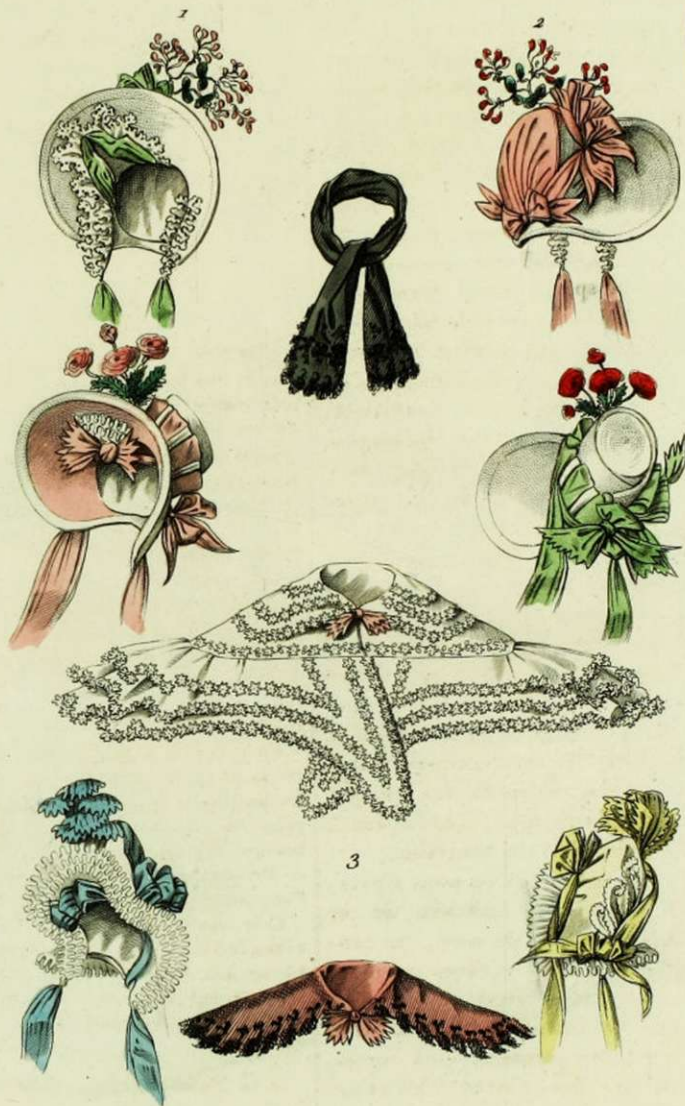
**Prix de la Souscription :** pour un trimestre, Paris, 9 fr. — Département 9 fr. 50 c. — Étranger, 10 fr. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.



## Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N.º 2<sup>1</sup> près le passage de l'Opéra.  
 Modes de Long-champs.

1 Chapeau en paille de riz orné de chèvre-feuille 2. Chapeau en paille de riz, orné d'ancêtre des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Seariet 3. Bonnet en mousseline-borde. Canexon en tulle bordé à jours des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Laigne B<sup>d</sup> Perisconière R. 28. Collet en blonde doublé en soie et petite Echarpe en blonde des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Dien rue de la Paix N.º 28.

J. and J. Fuller N.º 34. Rathbone Place London. Pl. du 10 Mai 1833

Ayuntamiento de Madrid



110  
2  
10  
11

11  
10  
11

110  
2  
10  
11

11  
10  
11



Modes de Paris.



*Petit Courrier des Dames.*  
Boulevard des Italiens N.º 2, près le passage de l'Opéra.  
Chapeau en paille dorée. Robe en soie brodée des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Marten  
Née Marie, rue St Denis N.º 290.



